

Cette fin complexe et ouverte est à la mesure de la gravité du malheur. Elle encourage peut-être le lecteur à découvrir la force créatrice de Dieu qui peut susciter la vie là où dominent la poussière et la cendre. Elle permet à la parole humaine de trouver son propre chemin, selon ce qui est vécu, pour évoquer Dieu. Elle invite même celui qui souffre à être intercesseur de ceux qui contribuent à son malheur ! N'est-ce pas ainsi qu'elle offre au lecteur la possibilité de porter en soi la poussière de sa finitude et d'accueillir une parole d'or ?

4. Et pour vous ?



Option A : Vous êtes la femme de Job. A vous la parole !

Option B : Différents visages de Job nous sont exposés :

- celui d'un héros qui a vaillamment surmonté l'épreuve,
- celui d'un croyant qui se résigne à être poussière et cendre,
- celui d'un être meurtri qui trouve consolation auprès de Dieu,
- celui d'un sage qui cherche, au long des expériences de la vie, la manière "droite" de parler de Dieu...

En quoi ces différents visages de Job rejoignent-ils vos expériences ?

Choisissez la question qui vous intéresse.

De poussière et d'or

Job 42

1. Pour entrer dans le texte

La fin du livre de Job ressemble à celle d'un conte de fées : "tout est bien qui finit bien"; apparemment. En lisant de près l'ensemble du chapitre 42, nous verrons que l'enchaînement final n'est pas aussi fluide que cela.

Plutôt que d'une conclusion unique, nous en trouvons plusieurs, juxtaposées les unes aux autres, sans harmonisation. La cohésion interne du chapitre et avec le reste du livre n'est pas évidente. Ainsi, par exemple, l'Adversaire, le Satan, qui joue un rôle déterminant dans le drame qui s'abat sur Job (1,6) est-il totalement absent dans la fin du récit.

Que penser de cette manière de conclure ? A la lecture, on a l'impression qu'il s'agit d'une fin plurielle dans laquelle sont abordées, de façon poignante et complexe, les questions du mal, de la souffrance, de l'absence de Dieu et de la responsabilité humaine.

Ce dernier chapitre semble en effet bien décousu. On peut y lire pas moins de trois conclusions bien distinctes, avec pour commencer la fin poétique (v.1-6) qui se présente comme la 2^{ème} réponse de Job au 2^{ème} discours de Dieu (v.1, voir 40,6-41,26). Puis vient la fin narrative (v.7-17) qui peut se scinder en deux parties : une parole de

jugement (v.7-9) que Dieu adresse aux amis de Job et les derniers versets (v.10-17) qui décrivent l'action de Dieu en faveur de Job.



Lisez d'abord la fin en vers (42,1-6) et qualifiez le climat qui s'en dégage. Lisez ensuite la fin en prose (42,7-17) et faites le même exercice.

Voyez-vous un lien entre ces deux fins ?

2. Pour éclairer la lecture

Notre lecture suivra le plan suivant :

- A. Le "mot de la fin" de Job (poème), v.1-6
- B. Le "mot de la fin" de Dieu (récit), v.7-17
 - a) Une parole de jugement, v.7-9
 - b) Une nouvelle création, v.10-17

A. Le "mot de la fin" de Job (poème), v.1-6

Un poème ouvre notre esprit à un champ d'interprétations. Cette diversité est encore accentuée par le passage de l'hébreu au français. Les dernières paroles de Job posent de grands problèmes de traduction qui, comme nous allons le voir, peuvent changer passablement le sens de la dernière prise de parole de Job. Qu'est-ce que l'homme sait de Dieu ? Telle est la question qui traverse le dernier poème de Job. Ses ultimes paroles supposent que l'homme ne peut trouver sa place devant Dieu qu'à partir de ce qu'il sait de Dieu. Aussi les mots apparentés à "*savoir*" ou à connaître apparaissent-ils à plusieurs reprises dans ces vers, en particulier au v.4 que la TOB traduit par "*tu m'instruiras*" et qui signifie littéralement "*tu me feras connaître*". C'est bien aussi autour du savoir que Dieu interpellait Job, non sans ironie : "*Dis-le moi puisque tu es si savant !*" (38,4b, voir encore 38,21.33 et 39,1).

Les deux parties considèrent la relation de l'homme à Dieu sous le mode de la rétribution.

La différence tient alors au lieu d'où les choses sont dites. La parole de Job est habitée par la souffrance. La parole des amis est plaquée sur la situation; ainsi parlent-ils à la place de Dieu. Ils deviennent des usurpateurs, là est leur folie. Les propos excessifs de Job, son désespoir, sa révolte et son désir de mort ne sont pas des blasphèmes.

Job parle avec droiture, parce qu'il reste sincère, à l'écoute de soi, connecté à ce qu'il vit. Il reconnaît sa petitesse et la grandeur de Dieu. Et ce fossé qui le sépare de Dieu ne lui permet pas de trouver toutes les réponses à ses douloureuses questions. Rester fidèle à soi-même sans maîtriser le sens des événements est le signe d'un renouvellement de la démarche du sage.

C. Une fin sans fin ?

Peut-on qualifier la fin heureuse de Job de "*restauration*" ? Le titre choisi par la TOB prête à confusion, car il laisse entendre que la boucle est bouclée : Job le Juste aurait traversé l'épreuve de façon méritoire. Or la tension reste à la fin de la lecture du livre. Si l'on s'en tenait au récit, en ne prenant que Job 1,1-2,10 et en y rajoutant les versets 10 à 17 du chapitre 42, le livre serait un conte traditionnel : le héros surmonte l'épreuve et en est récompensé. Mais la partie poétique rend cette perspective impossible. La souffrance est trop grande et trop insupportable pour être balayée par une fin comblée.

Comment intégrer le malheur dans le dénouement final ? Cette question rebondit avec la fin du livre, fin débordante d'abondance et de bonheur. Comment interpréter cette conclusion où tout est excessif ?

Il est impossible de trouver un enchaînement clair et net qui aiderait à comprendre le passage du Job poète souffrant au Job qui meurt "*vieux et rassasié de jours*" : ni par le style, ni par une suite logique, ni par une chronologie.

3. Pour aller plus loin

A. Job change de point de vue

Le dernier poème de Job, au-delà des divergences d'interprétation du verset 6, n'est peut-être pas une réponse directe aux discours de Dieu. Mais il exprime le changement qui se produit en Job.

Le ton n'est plus le même. On passe de la plainte à une sorte de retenue devant la grandeur insaisissable de Dieu. Et l'accusation fait place au questionnement sur soi adressé à Dieu sans agressivité. Ce changement de ton peut être une conséquence des interpellations divines qui rappelaient à Job son insignifiance devant l'acte créateur et son impuissance dans le combat contre les forces d'anéantissement.

La manière de comprendre la relation à Dieu a changé. Job ne cherche plus d'explication à ce qui lui arrive; signe d'une résignation, d'un réconfort reçu ou d'une perte d'intérêt? Cela dépend de l'interprétation de la fin du poème (v.6). Au cœur de sa souffrance, Job ne peut plus se contenter de réponses simplistes. Les interventions de Dieu dans la vie humaine ne peuvent pas être classées sur une échelle allant de la sanction à la récompense, comme cela lui avait été transmis.

Ce changement provient d'une expérience directe et positive de Dieu, expérience qui dépasse ce qui nous en est dit. La proximité de la présence de Dieu change le regard de Job : regard renouvelé sur Dieu, sur soi et sur la relation entre Dieu et soi.

B. D'une sagesse à l'autre

Dieu reconnaît, et c'est une des surprises de ce chapitre final, que Job "parle de lui avec droiture". Entre Job et ses amis, c'est parole contre parole. Où est la ligne de démarcation entre ces deux formes de discours qui cherchent, l'un comme l'autre, à impliquer Dieu dans le malheur ?

Job et ses amis parlent d'une même voix quand il s'agit de concevoir la justice divine; Job la conteste, ses amis l'invitent à s'y soumettre.

Le principal savoir de Job sur Dieu est son omnipotence ("*tu peux tout*", v.2); de cela Job n'avait pas douté. Ce que Job redécouvre, c'est que l'humain n'est pas au centre du plan de Dieu (voir 6^{ème} étude, *pour aller plus loin, point A, p 73*). Le projet de Dieu pour sa création se démultiplie en petits projets ("*aucun projet n'échappe à tes prises*", v.2b). Mais son contenu appartient à Dieu seul et échappe définitivement à la connaissance humaine. Voilà pourquoi il est qualifié de "*mystères*" (v.3b), un mot qui se traduit également par merveilles, et dont de nombreux psaumes se font l'écho (Ps 9,2; 26,7; 75,2).

Pour confesser ses propres limites face à la grandeur de Dieu, Job reprend d'abord une question rhétorique posée par Dieu auparavant (v.3, voir 38,2). Ainsi donne-t-il la mesure de ce qu'ont été sa prétention et son ignorance devant celui qu'il a osé convoquer (31,6.35).

Il reprend encore une autre parole de Dieu en inversant les rôles (v.4, voir 38,3; 40,7). Job cite Dieu sans autre commentaire. L'expression "*disais-je*" est-elle un rajout de la TOB par rapport à l'hébreu. On ne sait pas trop la raison de ces reprises de paroles divines, si ce n'est qu'elles permettent à Job de reconnaître qu'il est allé trop loin dans sa prétention à connaître Dieu (v.3b). Le ton est alors à la supplication : "*Ecoute-moi*", littéralement "*De grâce, écoute*". Job remet chacun à sa place : au maître souverain de faire connaître et à l'ignorant insignifiant d'interroger.

Les discours de Dieu ont apparemment déstabilisé Job. Ici, comme dans sa 1^{ère} réponse à Dieu (40,3-5), Job semble prendre conscience de sa petitesse. Cette prise de conscience tranche avec le ton des poèmes précédents.

Surgit une nouvelle expérience dont Job fait état (v.5), expérience qui modifie sa connaissance de Dieu. La forme traditionnelle de la transmission au sein du judaïsme, y compris parmi les sages, était l'enseignement oral. Dans ce verset, l'écoute est déclassée au profit de la vue. Le savoir sur Dieu devient une expérience directe, celle d'un face à face entre Job et Dieu. Et l'une des demandes de Job

trouve ici son exaucement (19,26-27). A quoi Job se réfère-t-il ? Est-ce l'effet que produit sur lui les discours imagés de Dieu ? Mais c'est bien l'écoute des paroles de Dieu qui permettent alors à Job de le voir. Ou s'agit-il d'une expérience tellement intime qu'elle ne peut être mieux décrite ? Or nul ne peut voir Dieu et vivre (Ex33,20; Lév16,2), sauf Moïse. Job serait-il un nouveau Moïse à qui serait accordée cette faveur exceptionnelle (Ex 24,11) ? Certains rabbins ont en effet établi un rapprochement entre Job et Moïse; un passage du Talmud, qui rassemble les discussions des sages d'Israël, considère que Moïse aurait écrit le livre de Job.

L'expérience du face à face avec Dieu provoque, en tous les cas, un changement radical dans l'attitude de Job qui ne se complaît plus ni dans la protestation ni dans le silence. Une nouvelle page de vie s'ouvre pour lui. C'est ce que devrait nous rapporter le dernier vers du poème. Or, c'est justement ce verset qui est le plus difficile à comprendre.

Les traductions et interprétations du verset 6 sont multiples, voire contradictoires. Que se passe-t-il au juste "*sur la poussière et sur la cendre*", sur ce qui symbolise l'éphémère et la finitude, la pénitence et le deuil ? La traduction retenue par la TOB : "*j'ai horreur de moi*" est problématique pour deux raisons :

- l'une tient au complément "*de moi*". Le verbe est effectivement transitif, mais le texte hébreu ne précise pas à quoi cela se rapporte. Pourquoi supposer que Job se recentre sur lui-même ?
- l'autre tient au sens du verbe traduit par "*j'ai horreur*" qui couvre en fait toute une palette d'attitudes qui vont du dégoût au dédain, de la rétractation à la réprobation, de l'ennui à la perte d'intérêt. Comment trancher ici ?

La question de la traduction se pose aussi pour le prochain verbe rendu dans la TOB par "*je me désavoue*". L'usage biblique de ce verbe peut aller dans au moins deux autres registres :

- le registre de la consolation. Le même verbe qualifie l'attitude des amis de Job (2,11) et celle de son entourage (42,11). On peut

sur les motifs de tous ces bienfaits : mérite ? compensation ? efficacité de la prière ?

Les derniers versets (v.12-16) reprennent le vocabulaire de la création, selon la Genèse : l'expression "*et il y eut*" que la TOB ne reprend pas, revient à 3 reprises (v.12,13 et 16, voir Gn 1, 5.8), la mention de la bénédiction (v.12, voir Gn 1,28) et le fait de donner un nom (v.14, voir Gn 2,23).

Comment comprendre que les amis de Job "*le consolèrent de tout le malheur que lui avait apporté le SEIGNEUR*" (v.11) ? Ce n'est plus le Satan qui endosse une partie de la responsabilité du mal, mais Dieu seul. Cette manière de concevoir les choses ne choque pas dans la bouche de ceux qui ignorent tout du débat qui surgit dans la cour céleste et qui ignorent le discours de Dieu contre les forces de chaos. Ils se font simplement l'écho de la sagesse populaire, ce que Job a aussi fait (1,21 et 2,10, voir encore Es 45,7).

La vie nouvelle et bénie de Job s'inscrit dans la durée, comme en témoignent les mentions de "*l'héritage*" (v.14) et de la quatrième génération des descendants (v.16). Ainsi au monde de poussière succède un monde d'"*or*", symbole de richesse et surtout d'indestructibilité (v.11). Dans la vie nouvelle, tout ce qui arrive ne trouve pas nécessairement d'explication, mais abondance et surprises s'y déploient. Ainsi peut être comprise cette répercussion inattendue sur les filles de Job, triple attention concernant leur nom, leur beauté et leur héritage; ce dernier point est en rupture avec l'usage traditionnel (Nb 27,1-11). Le projet de Dieu ouvre de nouvelles voies, imprévisibles pour l'humain.

Le glissement qui va de la capacité à voir Dieu (v.5) à celle de la descendance (v.16) est suggestif. Ce n'est plus Dieu qui occupe tout l'espace autour de Job, mais la manifestation du retour à la vie. La mort n'est plus envisagée comme un terme aux souffrances (3,13.22), mais comme une étape dans le déroulement continu de la vie. La fin de vie et la mort peuvent donc être acceptées aussi sereinement que celles des patriarches, comme Abraham (Gn 25,8), Isaac (Gn 35,29) ou Joseph (Gn 50,23-24).

la roue". Cette expression redondante décrit l'intervention de Dieu quand il sauve son peuple (Dt 30,5; Jr 29,14; Ez 16,53). Seul le Dieu créateur et souverain peut faire pareillement basculer l'histoire d'un peuple ou d'une personne.

Comment comprendre le double des biens accordés à Job ? Deux interprétations sont possibles. La première lecture, plus littérale, consiste à dire que ces bienfaits sont le fruit du changement qui s'est opéré en Job. Il a traversé l'épreuve. Il en est récompensé. La seconde lecture, peut-être plus ironique, conteste toute idée de restauration. La surenchère de biens serait en fait une dénonciation par l'absurde : une réparation avec "dommages et intérêts" n'est pas envisageable, car perdre ses enfants est irréparable et l'oubli des souffrances est impossible. Ces deux interprétations s'affrontent et illustrent l'ampleur du questionnement devant la souffrance endurée par Job. En effet, si on lit 42,6ss directement après les chapitres 1-2, on peut interpréter le cadre narratif comme le récit d'une mise à l'épreuve que le héros réussit. Mais, si on lit ces versets comme la conclusion de l'ensemble du récit, on ne peut plus défendre cette interprétation. Car Job qui s'est violemment affronté à Dieu a certes été confirmé divinement dans cette attitude, mais cette confirmation exclut désormais toute explication "facile" quant au mal et à la souffrance.

Ce qui est donné à Job dans les derniers versets du récit, c'est la renommée et la vie sociale (v.11), la bénédiction et la richesse (v.12), la descendance et la beauté de ses filles (v.13-15), la vieillesse et la mort comblée (v.16-17). Ne sont mentionnées, contrairement au début du livre, ni la nombreuse domesticité, ni la santé, ni même l'épouse qui joue un certain rôle dans l'amorce du drame. La mention de la descendance sans la femme est d'autant plus intrigante.

Le lien à ce qui précède ne se fait que par la mention de l'intercession, sans plus de précision sur le bénéficiaire de la prière (v.8 et 10), et par le développement concernant la forme concrète de la faveur dont Job bénéficie (v.9). Cela mis à part, rien n'est dit ici

comprendre ce verbe comme un passif; cela signifierait que Job "*est consolé*", sous entendu par Dieu. Il n'y a que Dieu qui puisse ainsi le rejoindre et le reconnaître dans sa détresse, et lui apporter du soulagement. La version est alors "*Je me rétracte et je suis consolé d'être poussière et cendre (ou d'être sur la poussière et la cendre)*".

- le registre du renoncement. D'importants changements de destinée ont résulté du changement d'avis de Dieu, quand, par exemple, il renonce au mal (Jr 18,8) ou qu'il se repent (Am 7,3). La situation peut totalement s'inverser : de la création à la destruction, du châtement à la grâce (Gn 6,6; Ex 32,14). La traduction serait alors la suivante : "*Je répudie et j'abandonne la poussière et cendre*" ou "*J'ai perdu tout intérêt et je change d'avis au sujet de la poussière et de la cendre*".

On le voit, selon le choix qui est fait, le poème de Job se clôt sur un état d'esprit bien différent : l'affliction ou le réconfort ou le changement d'orientation. Selon le sens retenu, Job restera sur la poussière et la cendre ou renoncera à la plainte. Plus radicalement encore, il quittera ce lieu de deuil, voire même regrettera de s'y être mis ! Job est-il conforté dans son attitude de plainte et de protestation d'innocence ou voit-il les choses autrement ?

La réponse de Job reste énigmatique et cela peut se comprendre : sa dernière parole sur toute une histoire de souffrance ne saurait être limpide et univoque. L'enchaînement avec la suite du chapitre n'en est pas pour autant simplifié !

B. Le "mot de la fin" de Dieu (récit), v.7-17.

a) Une parole de jugement, v.7-9

Le passage du poème au récit est abrupt et marque une coupure. Ce n'est plus Job qui parle mais Dieu qui semble ne pas tenir compte de ce que Job vient de dire (v.1-6). Car Dieu ne s'adresse pas à lui, mais à ses amis. D'un point de vue littéraire, cette partie s'enchaînerait mieux avec la fin du second discours de Dieu (41,26).

Dieu parle comme un juge à Elifaz de Témân qui représente ici les trois amis de Job.

Le verdict du procès condamne les amis et innocente Job; et le critère pour le déterminer est celui de parler ou non de Dieu "*avec droiture*" (v.7) qui reprend un trait caractéristique de Job au début du récit. La racine de ce mot se rapporte à la mise en forme, à la fermeté, à la conformité. On peut donc aussi le traduire par "*selon la vérité, correctement, conformément aux faits, avec équité, sincèrement...*". En reconnaissant Job dans sa manière de parler de lui, Dieu approuve ce que Job a osé dire sur lui dans les poèmes qui précèdent. Job s'est adressé à Dieu en restant à sa place, et c'est en tant que victime qui souffre qu'il s'est plaint, qu'il a osé accuser Dieu et se révolter contre lui. La "*droiture*" dont Job a fait preuve est dans cette conformité avec soi-même et à sa situation. Mais cela signifie aussi que "parler de Dieu avec droiture" peut inclure des accusations, des critiques adressées à Dieu. Vis-à-vis de Dieu, l'homme ne doit pas s'autocensurer.

Par opposition à l'attitude de Job, Dieu condamne la manière dont les amis de Job ont parlé de lui. Il leur reproche la forme de leur parole : ils ont osé parler à sa place. Il en dénonce aussi le contenu, c'est-à-dire la doctrine traditionnelle de la rétribution. Cela est confirmé par la "*folie*" qui qualifie l'attitude des amis (v.8). C'est le même mot pour la femme de Job (2,10).

Surprenant, le double rite pénitentiel imposé par Dieu aux amis (v.8) :

- le sacrifice est réintroduit. Au début de l'histoire, c'est Job qui faisait des sacrifices pour ses enfants (1,5). A présent, Dieu impose aux amis de sacrifier une quantité énorme d'animaux, quantité équivalente à celle qui sert à la pénitence de tout un peuple (Ez 45,22-23). Cette réintroduction du rite cultuel (1,5) est étonnante, alors que le livre de sagesse est près de se conclure. Car la critique de la pratique rituelle est bien présente dans les récits de sagesse (voir étude introductive, point 4).

- l'autre démarche que doivent faire les amis de Job est de s'en remettre à son intercession. Job devient le porte-parole de Dieu, alors que les amis pensaient être les avocats de Dieu. Quel désaveu pour eux !

L'approbation de l'attitude de Job par Dieu est totale. Cela se manifeste par le nom de "*serviteur*" que Dieu attribue à Job pas moins de quatre fois, et qui, dans le Pentateuque, est le titre honorifique de Moïse. Ce qualificatif revenait également tout au début du récit (1,8; 2,3). En le nommant ainsi, Dieu reconnaît que Job lui appartient au même titre que Moïse et David et qu'il peut œuvrer pour Dieu, en particulier comme médiateur. Sa prière est aussi efficace que celle d'Abraham pour Abimélek (Gn 20,17) ou celle de Moïse pour le peuple idolâtre (Ex 32,11).

Le verset 9 pourrait terminer le livre : "*et le SEIGNEUR eut égard à Job*". C'est en effet une bonne fin qui insiste sur le rétablissement de Job et sur l'impossibilité de s'enfermer dans des doctrines creuses pour parler de Dieu. Mais, le verset 10 constitue une autre fin possible au récit. Ainsi, les conclusions se suivent en cascade. Car l'important a été dit : Job montré en exemple aux autres et présenté comme un serviteur efficace qui arrive à contenir la colère de Dieu. Le jugement de Dieu a tranché. Le suspens est fini. La souffrance doit cesser. Seul Dieu est à même de proposer une telle solution !

b) Une nouvelle création, v.10-17

C'est une fin en apothéose : "tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes". C'est ainsi que pourrait être comprise toute la surenchère qui suit. D'un trait de plume seraient effacés le mal, les lamentations et les protestations.

Dans l'épreuve, Job aurait-il à ce point réussi à rester fidèle à Dieu quoi qu'il advienne (1,9-11) ? Est-ce un rétablissement pur et simple de "l'ancien régime" du mérite ? Comment interpréter un tel renversement de situation ?

Il s'agit bien d'un renversement. Car les premiers mots du verset 10 signifient littéralement "*le SEIGNEUR tourna le tournant*" ou "*retourna*